

2 - SE LOGER

La première préoccupation pour qui doit accueillir des gens qui ont tout quitté et les mettre en lieu sûr, c'est les loger. Comme les demandes sont nombreuses et urgentes, au début, ce sera quelquefois un peu rudimentaire...

Pour le C1 par contre, d'entrée, le luxe va presque aller de soi. Presque...

Le C1.



Vue générale d'Ambel (Drôme)

Edition C. Chapon, Chabeuil

La ferme d'Ambel, vue générale

Ambel : une vaste ferme sur une vaste propriété dans un vaste plateau entre col de la Bataille, au-dessus et Bouvante, en-dessous. La propriété, fin 1942, vient d'être achetée par des membres du groupe Franc-Tireur de Villard-de-Lans, Victor Huillier et André Glaudas.

De plus, à Ambel, on exploite le bois.

Un câble est tendu entre le Saut de la Truite et Bouvante. Les billes y descendent par leur propre poids. Les socles d'ancrage en béton de la cabrette haute sont aujourd'hui encore visibles au bord de la falaise du Saut de la Truite, les intempéries finissent de ronger des esquilles de poteau. Là était la commande du frein, confiée à quelqu'un de sûr : en bas on détache la bille qui vient d'arriver, en haut on en attache une. Quand ceux d'en bas sont prêts, ils tapent sur le câble avec un fort bâton et ceux d'en haut lâchent doucement le frein. A intervalles réguliers, quatre ou cinq troncs s'acheminent ainsi suspendus vers leur destin de bois.

Quelquefois c'est un plancher qu'on installe au câble sur deux poulies. On y charge les sacs de charbon de bois bien rangés, attachés serrés.

Le charbon de bois... 1942, c'est le temps des moteurs à gazo ; des fours en tôle ont été installés dans les coupes. Les bûches de hêtre y sont charbonnées en moins de temps que dans les meules

traditionnelles et sans le risque du coup de vent qui embrase tout, réduisant à un tas de brandons des jours et des jours de travail.

Au début les billes étaient traînées depuis les coupes par des bœufs, des mulets, des chevaux. L'installation s'est améliorée, un autre câble a été posé. Sur le plateau lui-même, de la Glacière au câble du Saut de la Truite, il achemine ce qui a été abattu. La traversée de la route qui passe aujourd'hui devant le monument ne pose pas de problème, elle n'existe pas encore. Les ouvriers des coupes et du câble sont ravitaillés par mulets depuis Bouvante. Paul Istre, de Vassieux, qu'on appelle Loulette et Pierre Carminati mènent les bêtes. Ils utilisent le beau vieux chemin qui monte de Bouvante.

Le logement, c'est dans des cabanes en rondins aux Fontaines des Pyes, entre le monument actuel et le Saut de la Truite. On prend des troncs de la grosseur d'un poteau. Aplanis sur deux faces pour faire joint, ils sont encochés aux extrémités pour s'enclaver solidement à l'équerre. Si de l'air passe, on bourre des feuilles avec une baguette. La couverture est en papier goudronné. Et si c'est un peu sommaire, tant pis : on n'est là que pour la belle saison.

Quand les mauvais jours arrivent, le chantier du bois s'arrête, on reviendra au printemps...



Ambel, Fontaine des Pyes

Mais cet hiver 1942-1943 est différent. Des cheminots de Grenoble ont besoin d'un refuge. C'est pourquoi, mi-décembre 1942, Simon Samuel, frère du docteur Samuel de Villard-de-Lans et Louis Brun de Pont-en-Royans, qui connaît bien le Vercors, montent dans la neige reconnaître la Ferme d'Ambel. L'impression est bonne, le lieu devrait pouvoir convenir à ce qui lui est demandé.

Le 6 janvier, le premier groupe, une dizaine, arrive. D'autres suivront. Le logement ne pose pas de difficultés, outre les cabanes, la ferme et ses dépendances sont vastes.

Le C2.

Lui, ce sera le secteur de Corrençon.

Marcel Peyronnet, de Villard-de-Lans, reçoit sa feuille de route pour le S.T.O., il doit partir le 14 mars 1943 et il n'en a pas envie.

« Moi, ce que je voulais, c'était ma liberté ! »

Il est jeune ; son père, mutilé de 14-18, va l'aider. Contact est pris avec l'équipe Franc-Tireur de Villard et c'est Jo Beaudoint qui se charge de la question. Il donne rendez-vous à Marcel chez les Gauthier, paysans de Corrençon pour le 14 mars, à la date même où il devrait quitter Villard pour l'Allemagne. Au jour dit, avant l'aube, accompagné de Léon Gauthier et de Jo Beaudoint, le voilà parti, hors-la-loi de 19 ans, dans la forêt en direction de la Moucherolle. Un peu après 7 heures, malgré l'épaisse couche de neige, ils sont à la cabane de Combeauvieux, au-dessus de Corrençon. André Gauthier, le frère de Léon, y avait déjà installé bois et ravitaillement.

Marcel Peyronnet va y rester seul une dizaine de jours. Il ne s'ennuie pas.

« J'étais mieux qu'en Allemagne. J'ai toujours eu bon moral. »

Il aime la marche ; tout jeune, il a fait du ski de fond avec l'Amicale Laïque de Villard ; il demande qu'on lui monte ses skis et le matin, quand la neige porte bien avant de ramollir sous le soleil, il part se promener.

« Un coup de cannes... on faisait dix mètres. »

Il sera rejoint par d'autres jeunes, réfractaires comme lui, Blachette de l'Albenc, Robert Pailler de Villard et Charles Campiglio, Alsacien, parti de chez lui en 40, sac au dos devant l'avance allemande, et qui deviendra son copain Campi. Jo Beaudoint et Léon Gauthier les ravitaillent, aidés du jeune Gilbert Lhotelain qui se rappelle avoir ramé dans cette lourde neige de printemps.

Combeauvieux, avec 600 mètres de dénivelé depuis Corrençon est difficile à approvisionner ; les beaux jours approchent, des promeneurs risqueraient de s'étonner de ces locataires permanents de la bâtisse... Alors en avril les quatre jeunes sont déplacés au Puits des Ravières, sur le chemin de Corrençon à Carette.

On leur donne une tente qu'ils installent dans une clairière près du puits, un trou en sous-bois, consolidé de pierres, où l'eau affleure, bonne, indispensable. Albert Blanc, paysan de Corrençon, leur apporte des voliges, des chevrons et, toujours couchant sous la tente, ils commencent la construction d'une cabane dans les bois à distance du puits, de l'autre côté du chemin, près de la prairie du Lautaret. Comme c'est souvent le cas en début de printemps, il retombe de la neige et pour protéger la tente de l'écrasement, les jeunes la doublent d'un chapeau de voliges dressées.

Marcel Peyronnet fait des photos, son père connaît un photographe à Villard, homme de confiance qui a le bon goût de ne pas s'étonner en développant ces pellicules d'étranges campeurs hors saison. D'autres arriveront, ils seront jusqu'à 30.

Bien que relativement confortable - deux rangées de châlits à étage de part et d'autre d'un couloir central - la cabane des bois servira peu de temps. En juin 1943 ses occupants reçoivent l'ordre de déménager, les Italiens deviennent de plus en plus curieux.

Une photo est devenue célèbre localement sous le titre *« Les villardes prennent aussi le maquis »* dans un dépliant édité en 1994. On y voit Marcel Peyronnet et Robert Gouy-Paillet avec des vaches attelées à

un charreton sur lequel on devine qu'est ficelé tout un matériel dont une chaudière comme celles qu'on utilisait alors pour cuire à l'eau la nourriture des animaux. C'est le C.2 qui déménage du puits des Ravières au pas de l'Ane. Les vaches sont celles de Philippe Bec du Frier du Bois : à l'occasion, Marcel Peyronnet donnait un coup de main à la ferme Bec, il est habitué aux vaches et il a emprunté l'attelage pour le transport.



Le C2 déménage avec les boeufs du père Bec / Maison du Patrimoine Villard-de-Lans

« Après le puits des Ravières, on est monté au pas de l'Ane. C'est au mois de juin, c'est là qu'on a eu le marabout. On allait chercher l'eau à la baraque Magnan. Je ne sais pas pourquoi il avait fallu changer de place en juin 43, ils ne voulaient pas qu'on reste sur place. Et même en juillet, on est monté au Grand Pot. Il y avait une cabane de berger mais maintenant, elle n'y est plus. »



Au puits des Ravières. Tente protégée de la neige par des planches. / Photo Marcel Peyronnet.

Bien des années plus tard, nous étions au Pas de l'Ane. Les indications de Marcel Peyronnet avaient été suffisamment précises pour que nous retrouvions l'emplacement du C2. Les restes rouillés de leur poêle étaient là, dans les taillis, modeste et dérisoire signe de mémoire.

Le C3.

Edouard Masson travaille à la Banque Populaire de Villard De Lans, Léon Martin est boulanger à Méaudre. Ils se connaissent bien. Un jour de début 1943, Edouard Masson demande à Léon Martin s'il est possible de trouver à Méaudre un lieu où pourraient vivre discrètement des réfractaires au S.T.O.



Marabouts en bordure de forêt, sans doute au Pas de l'Ane/ photo Marcel Peyronnet

La demande appelle réflexion, il faut passer en revue les endroits qui conviendraient et les opinions de leurs propriétaires sur les temps qui courent. Au bout de ses comptes, Léon Martin pense à la Maison du Cru. C'est une grosse bâtisse dans les bois à l'écart du village. Elle sert à hiverner des génisses qu'on va nourrir chaque jour et elle appartient à Madame Reppelin de Méaudre, la soixantaine, sage-femme, infirmière à domicile s'il y a besoin, et qui rend volontiers service.

Léon Martin pense qu'elle ne refusera pas. Mais pour que la démarche délicate ait toutes ses chances, c'est Marius Charlier, membre du groupe Franc-Tireur de Villard, qui la fera. Il est percepteur, il s'occupe des affaires de Madame Reppelin, il la connaît bien. Sitôt sollicitée, elle accepte ; elle ne veut pas entendre parler du loyer que Charlier lui offre.

Le temps d'un déménagement sommaire et en février 43 arrivent **à la Maison du Cru** les premiers jeunes, certains de Pont-en-Royans car le groupe de Villard est en relations avec celui du Royans et d'autres qui viennent de plus loin comme Frédéric Sush, juif autrichien, dit Tatahouine parce que son périple pour arriver jusqu'ici l'a fait passer par l'Afrique.

Un système d'alerte est mis au point : si besoin, un drap serait étendu dans la cour de la boulangerie de Léon Martin, bien visible d'un guetteur placé sur une crête au-dessus de la Maison du Cru et tout le monde se disperserait. Un après-midi, un contrôle est improvisé par Léon Martin qui dispose le drap puis monte au camp pour voir : plus personne, ça fonctionne.

Comme pour tous les autres camps, les changements d'implantation du C.3 seront liés à la sécurité et aux effectifs.

Question sécurité, les Italiens feront quelques incursions, jamais très poussées mais qui préoccupent toutefois.

Quant aux effectifs, il y a les arrivées "ordinaires" en nombre raisonnable, aux cars Huillier à Villard, qui téléphonent ou qui font dire par le facteur qu'un colis est à prendre. Mais surtout, le C.3 recevra de forts contingents de repliés venus d'Ambel après une alerte, ou du camp Combat du Plateau Saint-Ange au-dessus de Claix qui lui, a été attaqué par les occupants italiens.



Baraque de Gève. Au pied du mât du drapeau. / ANPCVV



Fontaine à la cabane des Feuilles / photo René Guigard

La Maison du Cru est abandonnée au profit de **la baraque forestière des Feuilles** considérée comme plus sûre parce que plus enfoncée dans les bois. En cas de danger, on monterait à vélo par la route jusqu'en dessous de la baraque, puis laissant la bécane, on piquerait tout droit à pied et on arriverait bien avant les intrus dont on suppose par expérience que la progression resterait attachée à la route forestière. D'autant plus que le zèle des Italiens pour ce genre d'expédition n'est pas toujours très vif. Et puis le système du drap reste en vigueur, là aussi, bien visible d'une crête.

Après l'alerte de la fin mai 43, il y a décidément trop de monde dans les bois de Méaudre et le C.3 va partir sur Autrans par les sentiers discrets des Clapiers, les pentes boisées à l'est de Méaudre et Autrans.

Ceux d'Autrans qui viennent les chercher les amènent à **la baraque de Font-Scellier**, au nord d'Autrans. Ils n'y resteront qu'une quinzaine de jours, jusqu'à mi-juin : c'est trop près du village, trop facile d'accès, les garanties de sécurité sont trop minces.

Nouveau déménagement mi-juin pour **les Carteaux**. Six kilomètres à vol d'oiseau au nord d'Autrans, 1500 mètres d'altitude. La fontaine de Nave, assez proche, ne tarit jamais, les abords sont faciles à surveiller et il s'y trouve les restes d'une cabane sur lesquels on pourra monter du neuf.

« Charlot » Dufour, le doyen du camp, a été charpentier, quelques-uns ont un peu de savoir-faire dans le bois : le pro et ses aides s'y mettent, le soubassement en pierres est relevé, ré-appareillé à sec, des parois en rondins sont montées, calfeutrées avec de la mousse. Une charpente également en rondins, une couverture en tôles récupérées un peu plus bas sur une ruine de baraque seront un toit. Pour finir, des couchettes en bas et à l'étage : il faut loger là-dedans 35 hommes. Pour raffiner, des boîtes de conserves sous les gouttières.

Quelques aménagements près de la cabane : une autre, plus petite, en planches, pour les deux chefs et les cuisiniers ; une cuisine, d'abord toile de tente puis en planches, avec deux chaudières et un poêle ; enfin, une construction, en planches également, pour la viande, et autour de laquelle on fera brûler du genièvre pour boucaner un peu, éloigner les mouches et prolonger ainsi la durée de conservation.

Les mauvais jours s'approchant, il va encore falloir aller ailleurs. L'hiver serait trop rude à vivre, là-haut aux Carteaux, et le ravitaillement compliqué par la neige. Prochain refuge : **la baraque de Gève**, plus bas, en bordure de forêt.

Le déménagement des Carteaux à Gève se fait fin octobre, quelques jours avant la première neige. Tout le monde apprécie le confort de ce « *semblant de foyer* » (l'expression est de l'un d'entre eux).

En plus du système de surveillance général pour le Vercors nord, un poste de garde « spécial C.3 » est installé dans une ferme inoccupée en bordure de forêt ; une ligne de téléphone relie les guetteurs à Gève.

L'électricité elle-même est amenée grâce au raccordement discret à une ligne publique et c'est l'agent Force et Lumière qui procède au branchement crapuleux... l'histoire ne dit pas qui recevait les factures. Grâce à l'électricité, le camp a même droit à un poste T.S.F.

Pour la provision de bois, le garde forestier avait sélectionné des hêtres à abattre, on notera au passage le souci de légalité. Le hêtre a l'avantage de pouvoir brûler sans un trop long séchage, le bûcheronnage s'était poursuivi jusqu'à la mi-octobre, pendant la remise en état de la baraque.

Il y aura même, à la fin de l'hiver, un autre déménagement, cette fois à **La Forteresse**, en plaine, près de Saint-Etienne de Saint-Geoirs, à cause d'une alerte. Mais ceci est une autre histoire...

Quelques généralités maintenant après ces exemples empruntés aux C1, C2, C3.

Itinérance : le maître-mot. Jusqu'au début septembre 1943 pour échapper à la curiosité des Italiens et des GMR puis, par la suite pour fuir les Allemands et la Milice, mieux valait bouger souvent. A la belle saison, grimper, aller loin et, à l'automne, redescendre.

D'autant plus qu'après que la police italienne, en mai 1943, eût donné un coup de pied dans la fourmilière, Alain Le Ray, responsable militaire au comité de combat du Vercors avait exigé de distendre le lien du début, un camp-un village. Question de sauvegarde des camps et des villages. Itinérance donc par exemple pour le C3 qui connaît cinq refuges en 1943.



Le coin révé : Dessin de René Weyland. Collection Bonnet Paule

Variété : granges, bergeries, maisons forestières, fermes, un ermitage abandonné, des bâtis vétustes restaurés, des cabanes construites de toutes pièces, des tentes, y compris l'énorme marabout de l'armée grimpé à dos d'homme par le C2 depuis Château-Bernard jusqu'au Pas de la Balme.



Aménagement d'une cabane en bois / collection Bonnet Paule



Grange maçonnée de Vauneyres, refuge du C6 / Photo Catherine Baubion



Tente du C2 au puits des Ravières / Maison du Patrimoine de Villard

Et même une grotte... le C8, lors d'une alerte, se planque à la grotte du Plainet en bordure sud des crêtes du col de Vassieux, côté Marignac-en-Diois. A l'époque, ses concrétions blanches lui avaient valu le surnom de la Fromagère. Pour ma part, un jour de bise et de grésil, ma chienne et moi avons trouvé très confortable son épaisse moquette de feuilles mortes bien sèches.

Confort : rarement au rendez-vous, on s'en doute. En visite avec une classe à la petite grange de Vauneyre, si on fait remarquer que les jeunes réfractaires du C6 y étaient eux aussi une trentaine, mais qu'eux y sont restés non une demi-heure mais des semaines, toute la journée, toute la nuit, ça parle...

L'ordinaire pour dormir, c'était généralement des châlits à deux étages pour gagner de la place en hauteur, alors l'intimité... d'autant plus qu'on n'était pas seuls : Jean Sadin, « Pédago », du C6, qui a laissé des témoignages imagés, parle pour les paillasses d'un mélange « *moitié paille-moitié puces* ».

Il y eut des aménagements, des extensions, des annexes au logis principal : abris en rondins, auvents en toile, une tente supplémentaire, une grotte, une cavité ou, avec de la chance, un coin libre dans une grange dans les parages du camp pour décongestionner un peu.

Et puis la débrouille, tel « Le Pape » du C11, à l'ermitage d'Esparron qui, pour éviter les courants d'air, fait ses nuits dans une vieille armoire posée à plat sur le sol, dont il referme les portes sur lui avant de s'endormir.

Et puis l'ingéniosité avec le WC en planches du C3 à Gève, installé au-dessus d'un trou de rocher. Il servait encore, paraît-il, lors des Jeux Olympiques de 1968.



Devant la ferme d'Ambel